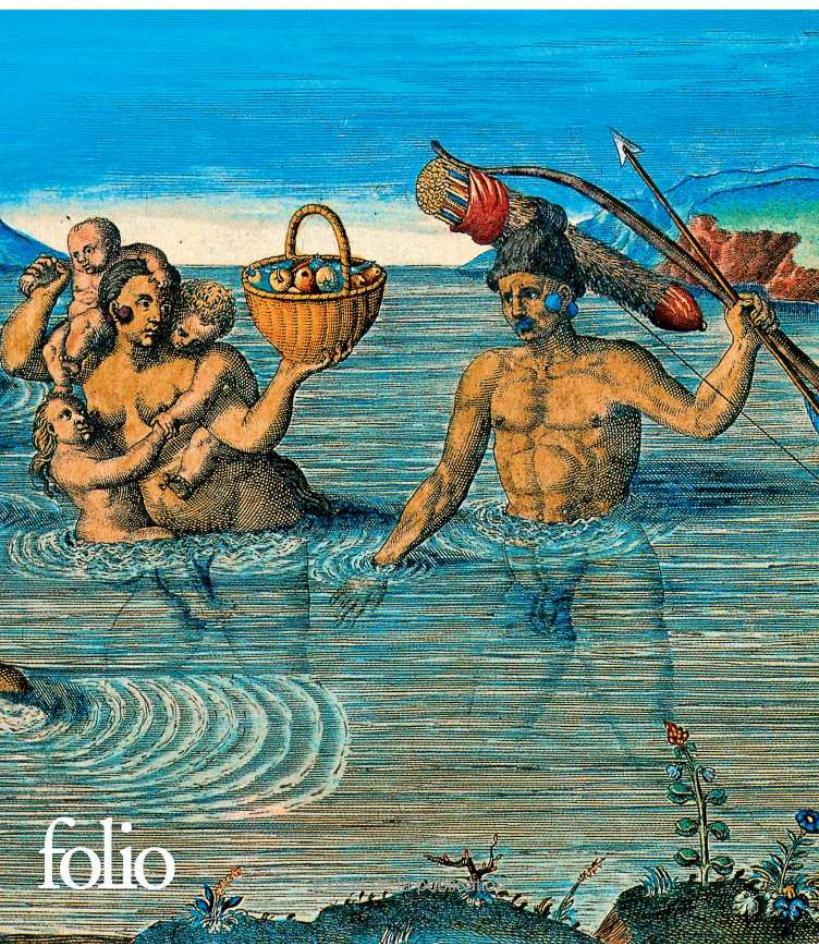


# Jean-Christophe Rufin

## Rouge Brésil



folio

COLLECTION FOLIO

Jean-Christophe Rufin

# Rouge Brésil

Gallimard



Jean-Christophe Rufin, né en 1952, médecin, voyageur, est président de l'association humanitaire Action contre la faim.

Il a publié en 1997 *L'Abyssin* (Folio n° 3137), prix Goncourt du premier roman et prix Méditerranée, *Sauver Ispahan* (Folio n° 3394) en 1998, *Asmara et les causes perdues* (Folio n° 3492), prix Interallié 1999, et *Rouge Brésil* en 2001 pour lequel il a reçu le prix Goncourt.



J'ay eu long temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet autre monde qui a esté decouvert en nostre siècle, en l'endroit où Vilegaignon print terre, qu'il surnomma la France Antarctique...

Montaigne  
*Essais*, I, xxxi.





I

DES ENFANTS POUR  
LES CANNIBALES



## CHAPITRE 1

— Imaginez un instant, monseigneur, ce que peut ressentir un homme qui voit bouillir devant lui l'eau où il va cuire.

Sur ces mots, le matelot jeta vers les braises un regard lugubre.

— menteur ! menteur, cria l'Indien en se redressant.

— Comment donc ? menteur ! Vous ne mangez pas vos semblables, peut-être ? Ou est-ce la recette que tu contestes, malandrin ? Il est vrai, monseigneur, poursuivit le marin en s'adressant de nouveau à l'officier, que les Brésiliens ne procèdent pas tous à la manière de ceux qui m'ont capturé. Certains de ces messieurs « boucanent », voilà le fait, c'est-à-dire qu'ils rôttissent ou si vous préférez qu'ils fument. Le contesteras-tu, pendarde ?

Le marin, de sa force malingre mais résolue d'ivrogne, avait saisi l'Indien au pourpoint et collait devant lui son nez luisant. La confrontation dura quelques secondes, chacun perdu de haine dans les yeux de l'autre. Puis, soudain, le matelot relâcha son étreinte, ils partirent tous les deux d'un grand éclat de rire et se serrèrent bruyamment la main. Huit heures sonnaient à la grande tour de la cathédrale

de Rouen et le cabaret faisant face au vénérable édifice trembla de toutes ses poutres à chaque coup.

L'officier, avec son long corps maigre et son visage osseux, paraissait accablé. Ces retrouvailles ne l'attendrissaient nullement. Il avait une mission à remplir et s'impatientait. L'année 1555 était en son milieu et si l'on dépassait trop le mois de juin, les vents ne seraient plus favorables. Du plat de la main, il frappa sur la table.

— Nous sommes au fait, prononça-t-il de sa voix égale, tendue d'une froide menace, du danger des côtes où nous allons aborder. Cependant, notre décision est arrêtée : nous appareillerons dans huit jours pour aller fonder au Brésil une nouvelle France.

Le matelot et l'Indien se redressèrent sur leurs escabelles. Un reste de rire et les images ineffables que le seul mot de Brésil mettait au fond de leurs yeux persistèrent à leur donner une mimique d'ironie qui n'était peut-être que de songe.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, ajouta sèchement l'officier. Oui ou non, acceptez-vous, l'un et l'autre, de rejoindre notre expédition pour y servir d'interprètes auprès des naturels ?

Le matelot, qui appréciait d'être régalé et entendait faire durer ce plaisir, tenta de ruser.

— Monseigneur, susurra-t-il de sa voix d'ivrogne, je vous l'ai dit : des interprètes, vous en trouverez sur place. Cela fait trois générations que nous autres, Normands, allons là-bas chercher ce fameux bois rouge qui donne sa couleur aux toiles des frères Gobelins. Il faut toute l'effronterie des Portugais pour affirmer avoir découvert ce pays quand la vérité est que nous y trafiquons depuis plus longtemps qu'eux.

Comme nul ne l'interrompait, il s'enhardit.

— Vous n'aurez pas abordé depuis deux jours sur ces côtes que vous verrez accourir vers vous vingt

gaillards natifs de tous les bourgs d'alentour et qui s'offriront à faire le truchement pour vous.

— Dois-je vous répéter, prononça l'officier avec lassitude, que le chevalier de Villegagnon, qui est le chef de notre expédition, ne veut rien hasarder. Nous emmenons tout ce qui est nécessaire pour fonder un établissement. Nous voulons avoir nos propres interprètes et ne dépendre de personne.

Toute l'attention de l'auberge était fixée sur le couple grotesque du frêle matelot et de l'Indien. Le marin reprit courage le premier, sans doute parce qu'il était accoutumé aux brusques changements d'amures.

— Vous nous dites quand vous partez, monseigneur, cela est beau. Mais vous devriez plutôt nous annoncer quand vous comptez retourner.

— Jamais. Il s'agit de peupler une autre province pour le roi. Ceux qui s'embarquent avec nous finiront leurs jours outre-océan. Nous les pourvoirons de tout à profusion mais le mot de retour ne devra plus avoir de sens pour eux. Ils seront simplement de France et la France sera là-bas.

— Êtes-vous déjà allé dans ce pays ? demanda le matelot, les yeux plissés de malice.

— Pas encore, concéda l'officier en mettant du défi dans son regard. Mais j'en connais bien d'autres, en Orient.

Le marin se leva, suspendant à son étroite mâtère d'os le peu de chair que la vie lui avait épargné. Il prit un air grave pour déclarer :

— Moi aussi, j'ai navigué en Orient. Une plaisanterie ! Nous y sommes comme chez nous. Les Amériques, c'est autre chose. Quatre fois j'ai fait ce maudit voyage. Toujours vers ce Brésil dont vous parlez de faire une nouvelle France. J'ai tout connu : les fièvres, les cannibales auxquels j'ai finalement

échappé par miracle et maintenant ces chiens de Portugais qui nous coupent les mains et les pieds quand ils saisissent nos navires à l'abordage. Où croyez-vous que j'aie puisé la force d'endurer tout cela ?

D'un geste large du bras, qui porta heureusement sa chope jusqu'à ses lèvres, il écarta un invisible argument.

— Ne me parlez pas de richesse ! L'or, les perroquets, les teintures, tout cela engraisse nos armateurs, qui ne bougent pas d'ici. Mais les simples marins, regardez-les : la vie est le seul bien qui leur reste, et encore... Non ! monseigneur, la seule idée qui nous donne le courage de passer tous ces tourments — et, ce disant, il jeta un regard subreptice vers l'Indien comme si le pauvre eût été la cause de tout ce qu'il avait enduré aux Amériques —, c'est l'espoir de revenir ici.

Posant les deux poings sur la table, le marin mit toute sa force dans le dernier morceau de sa péroraison.

— Je suis bien marri de vous décevoir, conclut-il. Mais tant vaut que vous entendiez tout de suite ma réponse catégorique : je ne partirai pas.

L'officier se mordit la lèvre. En d'autres circonstances, il aurait rossé ce coquin buté. Mais s'il le faisait, tous les hommes libres de l'équipage tireraient leurs grègues dès le lendemain. Restait donc l'Indien. Celui-ci comprit, avec retard, à quelle fureur il allait être livré par ce premier refus. Tous les regards étaient maintenant tournés vers lui.

Malgré la chaleur de cette fin de printemps, il tenait strictement fermés tous ses boutons jusqu'au ras du col et aux manches. Cette précaution n'était ni de confort ni de coquetterie mais naissait d'une crainte secrète : celle de ne pas savoir jusqu'où la

bienséance autorisait à se dégrafer. Pendant les mois qui avaient suivi son arrivée en France, le malheureux s'était rendu coupable de plusieurs audaces en cette matière, dévoilant en public ses parties les plus intimes avec l'innocente intention d'y apporter de la fraîcheur. On s'était beaucoup moqué de lui.

Les cœurs charitables auraient pu lui trouver des excuses. Capturé par ses ennemis tandis qu'il combattait dans les forêts du Brésil, il avait été racheté par des marins français au nombre desquels figurait celui qui était aujourd'hui assis à ses côtés. Dans l'idée d'honorer le roi Henri II, qui avait annoncé sa prochaine visite en Normandie, des négociants de cette province l'avaient expédié jusqu'en France en compagnie d'une cinquantaine de ses semblables. Sitôt débarqué à Rouen, on lui avait demandé de danser devant le roi et la reine, couvert des seules plumes dans l'appareil desquelles il avait été capturé. S'étant montré nu devant un roi, il avait mal compris dans la suite pourquoi on lui commandait de se couvrir en présence de l'ordinaire des Français.

— Eh bien ? demanda rudement l'officier pour rompre le silence que l'Indien peuplait d'un halètement indécis.

Le malheureux était livré à un terrible combat. L'évocation du Brésil ramenait en lui des images de forêts, de danses et de chasses. La couleur du ciel d'Amérique, de ses feuillages et de ses oiseaux lavait son âme de tout le gris dont le quotidien de Rouen l'avait saturé. Et pourtant il était amoureux de cette ville depuis ce premier jour où il avait dansé devant les souverains sous une pluie aigrette de printemps qui se mêlait voluptueusement à sa sueur. Captif, il s'était cru mort. Ensuite, il avait éprouvé, dans une France qui se paraît elle-même de ce joli mot, une Renaissance. Libéré, avec ses congénères, sur ordre

de Catherine de Médicis, il avait erré par les rues à Rouen. Un après-midi, allongé à l'ombre de la tour Nord, il avait été remarqué par une robuste Normande dont le père était un barbier prospère. Elle fit tant que ses parents acceptèrent de recueillir l'Indien, le vêtirent, le nourrirent. Et un beau jour, on les maria, en compagnie de quatre autres couples de même nature, que leur exemple avait contribué à former.

L'image de sa douce femme, avec ses joues rouges de santé, apparut à l'esprit de l'Indien et vint lui donner la force d'écarter la séduisante idée d'un retour dans ses forêts.

— Non ! prononça-t-il simplement.

C'était sobre, et la mauvaise pratique qu'il avait du français ne lui permettait guère d'en dire plus. Mais l'ardeur qu'il avait mise dans ce seul mot, son air soudain farouche montraient assez que rien ne le pourrait fléchir.

L'officier, épuisé par ces mois de préparatifs, voyait avec accablement se dresser cet ultime obstacle. Il n'était pas loin d'être saisi par le découragement, et son maintien, le dos voûté, un bras pendante, la tête basse, en était la claire expression.

L'auberge était tout occupée par cette affaire. Il s'y comptait des marins en grand nombre et tous avaient suivi en silence la conversation ; des discussions à voix basse marquaient le désir que chacun avait d'émettre son avis sur le sujet. Tout à coup, d'une table située près du fond, dans le coin le plus obscur et le plus froid, un homme seul auquel personne n'avait pris garde rompit d'un coup le clapot des murmures et planta au milieu de la scène les quatre mots qui allaient décider de tout.

— Emmenez donc des enfants, dit-il.



L'officier se déhancha pour voir derrière lui celui qui avait prononcé ces paroles. Des chaises pivotèrent en grinçant sur les carreaux du sol. Tout le monde cherchait à distinguer dans l'ombre les traits de l'interjeteur. Pour mieux se découvrir, celui-ci fit glisser sur sa table une chandelle jusqu'à la placer devant lui et révéler son visage. C'était un petit personnage voûté, ses cheveux gris semblaient comptés et leur maigre frange était retenue par une calotte de taffetas. Une courte moustache, guère plus fournie, ourlait sa lèvre mince et exagérait, en se retroussant aux extrémités, le court sourire qu'il avait formé sur sa bouche. Il attendait, immobile et benoît, que l'assistance repue de son inoffensive personne fût revenue à son sujet.

— Des enfants, monsieur ? Que voulez-vous dire ? s'exclama l'officier, avec la voix trop assurée de celui qui s'adresse à un fantôme, pour se convaincre qu'il existe.

L'intrus fit un petit salut de tête pour marquer qu'il en était quitte avec le respect.

— Monseigneur, chacun sait que l'enfant a le don des langues. Mettez un adulte captif en terre étrangère, il lui faudra dix ans pour avoir l'usage de quelques mots familiers. Un enfant, en autant de semaines, saura parler couramment et sans y mettre d'accent.

Ce dernier commentaire fit remarquer à tous que l'inconnu avait lui-même une intonation étrangère. Quoiqu'il parlât excellemment le français, une pointe méridionale le rendait à la fois sympathique et suspect. On ne pouvait en dire la provenance : prononciation naturelle d'un Provençal ou léger dépoli traduisant la perfection presque complète d'un Italien lettré.

— Et peut-on savoir, monsieur, d'où vous vient pareille certitude ?

— Mais il me semble que c'est le sens commun et tout cela reste bien en dehors de ma personne. Puisque, néanmoins, vous me faites l'honneur de me demander en somme qui je suis, je vous dirai que mon nom est Bartolomeo Cadourim, et que je viens de la république de Venise.

Il est des éclaircissements qui assombrissent. La présence dans ce port et en ce moment de ce Vénitien aux airs d'ecclésiastique sentait l'espionnage. Mais l'homme semblait plus amusé que troublé par la sourde hostilité et les murmures de l'assistance.

— Capitaine Le Thoret, chevalier de Malte, précisa à son tour l'officier. Aux ordres du chevalier de Villegagnon, vice-amiral de Bretagne.

Le Vénitien se leva à demi pour exécuter derrière sa table une manière de révérence sans quitter le fin sourire qui mettait tout le monde si mal à l'aise. Puis il poursuivit avec naturel :

— Nous avons beaucoup d'expérience dans cette matière des truchements car la république de Venise entretient depuis longtemps des relations de commerce avec les extrémités du monde. Celles de nos caravanes qui ont emporté des enfants vers l'Orient en ont fait les meilleurs interprètes dont nous ayons jamais disposé avec la Chine ou le Levant. D'ailleurs, les Espagnols procèdent eux aussi de la sorte. Au Mexique, par exemple, alors qu'ils n'avaient d'abord pour se faire entendre des Aztèques que cette femme indigène que l'on appelle la Malinche, ils sont parvenus, grâce à des enfants, à constituer de vastes réserves de truchements pour tous leurs usages.

— Et à quel âge, selon vous, doit-on expédier ces jeunes élèves ? demanda Le Thoret que l'homme avait intéressé.

— Cinq ou six ans est excellent.

— Impossible ! s'exclama l'officier. Le sieur de Villegagnon a donné des ordres formels pour qu'aucune femme ne soit embarquée dans nos navires. À l'âge que vous dites, des enfants ont encore, ce me semble, besoin de mère ou de nourrice.

— Plus âgés, il conviennent encore, reprit le Vénitien. À vrai dire, ce don des langues paraît ne leur être ôté que par la formation du corps.

Il s'apprêtait à faire d'autres commentaires sur ces étranges correspondances des organes et de l'entendement mais il se ravisa en voyant que le militaire avait rougi.

— Encore faut-il en dénicher qui soient en condition de partir et pas trop vauriens, dit pensivement Le Thoret.

Le recrutement de la future colonie n'avait pas été sans mal. On n'avait guère trouvé de volontaires, même avec l'assurance de recevoir une terre à vie. L'exécrable rumeur qui courait à propos des sauvages mangeurs d'hommes remplissait même les gueux de plus de terreur que d'espoir. Ces ignorants préféraient toutes les formes de mort certaine auxquelles les condamnait la pauvreté plutôt que la chance incertaine d'être dévorés par leurs semblables. Et voilà qu'il allait maintenant falloir chercher des enfants. Pourtant nul doute que c'était la meilleure idée et que Villegagnon, dès l'instant qu'on la lui présenterait, l'adopterait.

— Ainsi, ce que l'on dit est vrai, reprit le Vénitien en s'efforçant au naturel, vous partez pour Rio. Vous entendez bel et bien pondre cet œuf dans le nid des Portugais ? Pourtant le pape lui-même leur reconnaît, paraît-il, seule autorité sur le Brésil.

— Qu'un pape espagnol ait jadis partagé le Nouveau Monde entre les Ibériques nous importe peu,

répondit l'officier en se frottant les yeux tant il était las de répéter depuis deux mois la même antienne. Nul ne nous a jamais montré le testament d'Adam, par quoi il eût privé la France de la jouissance des Amériques.

— Bien dit ! hurla le matelot en levant sa pinte.

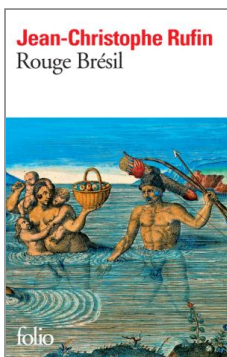
Toute l'assistance des buveurs n'attendait qu'un signe pour laisser éclater une bonne humeur que l'air glacial de l'officier avait jusque-là contenue. Il mit fin aux rires en levant sa main osseuse à laquelle manquait un doigt tranché jadis d'une arquebusade.

Dévisageant le marchand avec méfiance, il parut soudain se souvenir qu'il avait affaire à un étranger.

— Inutile d'en demander plus, monsieur. Le roi n'entend pas que cette affaire soit publiée et elle ne concerne que la France.

Neuf coups d'horloge, en faisant trembler les chopes sur les tables, vinrent opportunément mettre fin à cette indiscrete conversation. Le Vénitien paya son assiette de bouillon, et se retira à pas menus en souhaitant bon voyage à l'officier avec un étrange sourire. Le matelot s'était endormi. L'Indien partit rejoindre sa femme. Le Thoret, en sortant sur la grand-place, frissonna sous la pluie fine qui s'était mise à tomber. Il avait espéré prendre un peu de repos pendant cette courte semaine qui séparait encore du grand départ. Et voilà qu'au lieu de cela, ils allaient devoir maintenant courir les orphelins...

**124293**



# Rouge Brésil

## Jean-Christophe Rufin

Cette édition électronique du livre  
*Rouge Brésil* de *Jean-Christophe Rufin*  
a été réalisée le 20 mai 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070301676).

Code Sodis : N49722 - ISBN : 9782072448065.

Numéro d'édition : 184026.